

CAHIERS 64
METANOIA

64

CAHIERS METANOIA

1990

revue trimestrielle

SOMMAIRE

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne
tél. 75 90 30 44

Association déclarée
loi de 1901

CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Directeur de publication
Emile GILLABERT

Tirage : 12.90
Imprimerie du Crestois
26400 - Crest

Dépôt légal : 12.90

EDITORIAL

COSMOLOGIE GNOSTIQUE

p. 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 77

p. 9

RECHERCHES

*EVEIL : MODE D'EMPLOI, MAIS PAR QUI ?
par Raymond OILLET*

p. 19

DIPAVALI par PREMATMA

p. 22

MONAKHOS AUJOURD'HUI

ABD-EL-KADER

p. 27

COURRIER

p. 31

MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

RECONNAISSANCE

p. 37

POESIES

p. 41

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa : ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association Métanoïa - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975	200,00 F.
- Cahiers 1976.....	200,00 F.
- Cahiers 1977	200,00 F.
- Cahiers 1978	200,00 F.
- Cahiers 1979	200,00 F.
- Cahiers 1980	200,00 F.
- Cahiers 1981	200,00 F.
- Cahiers 1982	200,00 F.
- Cahiers 1983	200,00 F.
- Cahiers 1984	200,00 F.
- Cahiers 1985	200,00 F.
- Cahiers 1986	200,00 F.
- Cahiers 1987	200,00 F.
- Cahiers 1988	200,00 F.
- Cahiers 1989	200,00 F.
- Cahiers 1990	200,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

EDITORIAL

COSMOLOGIE GNOSTIQUE

Il eût été prématuré de parler de Cosmologie gnostique avant l'approfondissement du logion qui nous requiert dans le présent numéro, le 77.

On peut lire les logia dans l'ordre numérique, ce qui permet souvent de constater une progression pédagogique. On peut aussi répondre à l'appel de tel ou tel logion qui vous sollicite plus particulièrement suivant les circonstances. Il reste que le logion 77 marque un sommet ou un aboutissement. Jésus nous y précise sa cosmologie¹ en un condensé rigoureux tout en nous déclinant son identité. Il se veut l'origine qui est lumière. Il se veut la source d'où tout est sorti et où tout est revenu en même temps qu'il demeure au coeur de la manifestation, mais invisible à qui ne le cherche pas.

Jésus déclare tout d'abord qu'il est la lumière, non pas une lumière lointaine, inaccessible, mais une lumière "qui est sur eux tous" ; ce qui signifie que cette lumière unique éclaire tous les hommes même s'ils ne la voient pas.

Jésus déclare ensuite qu'il est le Tout, ce qui signifie que tout est lumière (la lumière = le tout ; le tout = la lumière). Même la manifestation est lumière, même ce qu'il est convenu d'appeler les ténèbres. C'est en vertu d'un mirage que les ténèbres nous apparaissent telles. Si Jésus voit le mirage, il n'est pas dupe du mirage. Alors que les hommes prennent le mirage pour la réalité,

1. Si, pour le scientifique, la cosmologie est l'étude de l'univers à l'échelle la plus grande possible, pour le gnostique, la cosmologie découle de la prise de conscience de son identité véritable, celle dont le logion 77, par exemple, lui offre l'occasion.

Jésus me ramène à ce qu'il est au fond, c'est-à-dire à la lumière qu'il est lui-même : "Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi".

La matière peut paraître opaque. Aux yeux de Jésus, elle est transparente, elle est lumière. Comme tout est lumière, y compris la matière, Jésus, qui est lumière, est partout, dans le bois, sous la pierre. Ce n'est donc pas le bois et la pierre qui sont des obstacles à la transparence mais bien plutôt le défaut de vision des hommes qui perçoivent les objets comme opaques et non comme mirages évanescents. En disant "je suis la lumière..., je suis le tout", Jésus embrasse tout y compris ce que les hommes conviennent d'appeler les images.

Cependant, Jésus, qui est l'auteur de tout, y compris de ce que croient voir les hommes, ne peut pas se reconnaître dans la vision erronée des hommes, dans les images. Il ne peut se reconnaître que dans ce qu'il est réellement lorsqu'il se voit dans l'homme qui s'est découvert identique à Jésus, qui peut dire comme lui : "je suis la lumière".

Le gnostique qui dit : "je suis la lumière", s'exprime, comme Jésus, par l'entremise d'un corps, en apparence différent, mais qui révèle la même Réalité, absolue et unique. S'il a réellement compris, il se sent invité à prendre à son compte ce que Jésus a dit ; le logion 108 l'affranchit totalement à condition qu'il le veuille de tout son être : "Celui qui boit... .." Je dirai même que celui qui ne peut pas prononcer les paroles du logion 77 avec la même autorité que Jésus, après le temps nécessaire à la stupéfaction et à l'émerveillement, fait mentir la promesse du logion 108, en la rendant stérile. Mais alors ce sont aussi les autres logia qui restent lettre morte à commencer par le premier et le second qui nous délivrent de la mort et nous assurent une autorité sans mélange.

Les tergiversations, qui se traduisent par des oui... mais, ne peuvent durer indéfiniment. Un jour on s'aperçoit qu'un tel régresse alors que des années plus tôt, les fleurs étaient la chance à de beaux fruits. Hélas ! "Leur propre fin pend en eux comme un fruit aigre, vert, et qui ne mûrit pas"¹.

Le gnostique est seul, d'où le nom de monakhos qu'on lui donnait aux premiers siècles de l'Eglise. Il est seul, non seulement parce qu'il n'est compris de personne, mais parce qu'il a fait le deux Un et qu'ainsi il englobe à la fois le non-manifesté et le manifesté. Ayant réalisé son identité véritable, il sait qu'il n'est pas le corps, pas plus qu'il n'est le mental. Mais il privilégie le corps car il passe par lui pour s'actualiser et se reconnaître. Il passe par le corps lorsque le mental personnel qui l'annexait a lâché prise. Ainsi l'Etre de Jésus ou celui de Nisargadatta ou celui de tout autre gnostique est le même quelle que soit "l'enveloppe" qui permet la reconnaissance et la révélation.

Le psychique se croit légion : autant de personnes, autant de consciences séparées, autant d'entités. Lorsque Maître Eckart dit que les créatures sont pur néant, il exprime évidemment une vue purement gnostique. Même vision chez Nisargadatta qui affirme que la personne est le résultat d'un malentendu. Ainsi, ce qui semble tomber sous le sens du psychique s'avère une croyance illusoire chez le gnostique. Pour ce dernier, il y a éveil, ou réalisation, lorsque la personne consent à s'effacer en tant qu'entité séparée, autrement dit, lorsqu'elle accepte de mourir de son vivant.

Qu'il croie à un Dieu, ou qu'il soit athée, le psychique se considère comme un élément du tout, son existence se situant entre la naissance et la mort, et, s'il admet une survie, celle-ci relève encore de l'espace-temps. Le mythe, auquel il a recours pour

1. RAINER MARIA RILKE, Le Livre de la Pauvreté et de la Mort. Actes Sud.

tenter de donner un sens à sa vie et à sa mort est une histoire de salut collectif dont l'espace-temps constitue le substrat.

Le gnostique a rejoint son Principe, lequel n'est pas affecté par la naissance et la mort. Il n'est pas le corps, il n'est pas le mental. Le corps, tel corps, par lequel il a conscience de sa réalité ultime, a été délivré de la conscience personnelle, donc fragmentée du psychisme ; au service d'une conscience illimitée, il ne fait plus qu'un avec cette conscience.

Le psychique se structure et se maintient grâce à la "réciprocité" et au "rejet". Il attend d'être reconnu par ceux qui sont dans sa zone d'influence, sinon, il entre en opposition avec eux et les rejette. Tout chez lui est affaire d'attraction ou de répulsion. Il est l'intolérance même envers ses semblables qui ne partagent pas ses croyances ou ses opinions et il vit sur le mode du manque tant que ses aspirations ne sont pas satisfaites.

Le gnostique n'est plus soumis à la réciprocité ni au rejet. Sachant que la pseudo-identité de la personne n'est qu'apparente ainsi que tout ce à quoi elle touche, il ne peut se reconnaître en elle ; mais il ne rejette rien non plus : on ne s'oppose pas à un mirage. Mais, si le gnostique ne se reconnaît pas dans une conscience personnelle, donc partielle et partiale, il se reconnaît en revanche dans ce qui n'est plus séparé, il se perçoit dans une réciprocité sans réserve, autrement dit, il se découvre tel qu'en lui-même, lorsque le oui de l'identification ne comporte aucun mais. Cela veut dire que le corps, qui est l'occasion de cette révélation, s'est totalement dissout dans le vide à l'instant même de la reconnaissance du gnostique par lui-même. Pour lui, tout est devenu lumière, au moment de cette prise de conscience, tout y compris ce qu'il est convenu d'appeler la matière. Que la manifestation apparaisse encore distincte, c'est là l'effet du mirage dont il n'est pas dupe.

Ainsi le gnostique est lumière et n'est que lumière. Il le sait à partir du moment où il a pu se reconnaître lumière. Jusque là les images empêchaient la reconnaissance : "Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée. "Le garant de la parole", sous les traits du Père, conservait encore (avec barbe ou sans barbe) les traits humains. Mais la lumière a dissout cette image : "et son image sera cachée par sa lumière" (1og 83). Cependant, voir le Père sous son identité véritable c'est-à-dire la lumière, présuppose l'affrontement au Père, affrontement qui aboutit à l'identification : "Le Père et moi sommes Un" ; car tant que l'affrontement n'a pas eu lieu la relation de dépendance subsiste et le gnostique ne peut dire : "je suis la lumière".

Une fois que cette rencontre obligée a eu lieu, le gnostique peut sans réticence dire : "je suis la lumière". C'est par le corps qu'il a conscience de son identité ; c'est grâce à lui qu'il s'actualise, passant de l'Inconnaissance qui est son ultime réalité à la révélation de lui-même par lui-même. Il sait désormais que tout est ordonné en fonction de cette reconnaissance, qui déjà fascinait les Grecs. Cosmologie éternelle que même le bel ordre de l'univers nous rappellent de loin en loin des êtres rarissimes qui ne sont plus aveuglés par l'écran de la pluralité visible.

Disant : Je suis la lumière, le gnostique exprime ce qui est son essence même et en éprouve un bonheur que le mot est bien impuissant à qualifier : il a conscience de sa nature originelle, ce qui veut dire qu'il est passé de l'Inconnaissance, qui est son ultime réalité, à la phase de la conscience rendue possible par l'attention pure de son "officiant" désormais libéré du piège des objets.

Le savant n'est pas à l'abri de ce piège même lorsqu'il explore l'univers de "l'infiniment grand" ou, ce qui revient au même, lorsqu'il étudie les constituants de la matière au niveau des ondes et des particules : c'est toujours la même démarche vers

l'objet à observer, c'est toujours la même aliénation. On peut, bien sûr, émettre des hypothèses permettant d'entrevoir la synthèse entre des forces opposées, centrifuges et centripètes, on peut, de la même façon avancer l'hypothèse d'une répartition égale de la matière et de l'antimatière, encore que les savants n'aient décelé des particules d'antimatière qu'en petit nombre dans les expériences nucléaires.

Même si les lois de la physique respectent la symétrie, l'homme, fût-il un génie scientifique, n'est pas libéré pour autant de la pluralité visible. C'est pourquoi sa cosmologie ne pourra jamais déboucher sur celle du gnostique à moins qu'il ait "cela en lui".



COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS

JESUS A DIT :

JE SUIS LA LUMIERE QUI EST SUR EUX TOUS.

JE SUIS LE TOUT.

LE TOUT EST SORTI DE MOI,

ET LE TOUT EST PARVENU A MOI.

FENDEZ DU BOIS, JE SUIS LA ;

LEVEZ LA PIERRE,

VOUS ME TROUVEREZ LA.

LOGION 77

Avec le logion 77, nous nous trouvons en présence du pur joyau que nous avaient annoncé les logia précédents. Jésus nous a parlé d'une moisson abondante, d'une perle unique, d'un trésor qui ne périt pas. Et voilà maintenant qu'il se révèle comme étant lui-même ce trésor inestimable : "Je suis la lumière... Je suis le Tout". Cette bonne nouvelle est l'équivalent exact du : "Je suis Cela... Je suis Brahman" des Oupanishads. Parce que Je suis, tout - le Tout - est : "Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi". Je suis la lumière qui disperse les ténèbres, et fait jaillir le monde à l'existence : "Nous sommes venus de la lumière, là où la lumière est née" (log 50).

Dans toutes les traditions, la lumière symbolise la victoire de la Vérité sur l'erreur, de l'Ordre sur le désordre, de la Vie sur la mort, de la Gnose sur l'ignorance. Le monde est un cadavre, mais même au milieu des ténèbres les plus noires, la flamme vacillante de la lampe éclaire notre chemin et nous évite de nous égarer. Les lampes à huile de Divâli (la "fête des lumières" en Inde) ou les bougies de Noël symbolisent la lumière qui est en nous : "Je suis la lumière qui est sur eux tous". Cette lumière est celle de notre nature originelle manifestée dans la chair : "elle s'est levée et manifestée dans leur image" (log 50).

A l'exemple des cinq vierges sages de l'Évangile selon Matthieu, il nous appartient de veiller jalousement sur notre lampe afin d'être prêt à accueillir l'Époux pour nous unir en lui dans la chambre nuptiale. Mais si à l'exemple des cinq vierges folles, nous sombrons dans le sommeil de l'ignorance, si nous laissons les vagues du mental occulter notre Soi, alors nous ne pourrions entrer dans le lieu du mariage : "Il y en a beaucoup qui se tiennent près de la porte, mais ce sont les monakhos qui entreront dans le lieu du mariage" (log 75) ; "Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres" (log 61).

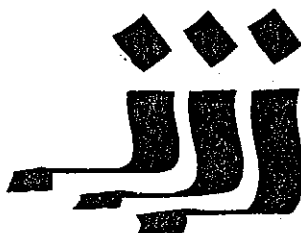
Cette lumière qui est en nous, et sans laquelle rien ne serait, le monde pourtant ne la voit pas : "La lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas trouvée" (Jn 1.5). Nous sommes seuls responsables de notre propre aveuglement. Parce que nous ne voyons que l'apparence du monde, nous ne percevons pas la réalité qui l'anime : "les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée" (log 83). Si les images ne sont pas la lumière, elles sont cependant le lieu par lequel celle-ci peut se manifester et se reconnaître en tant que lumière pour illuminer le monde entier : "Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera et son image sera cachée par sa lumière" (log 83). L'Éveil, l'Illumination consiste tout simplement à laisser tomber les couleurs chatoyantes mais évanescentes du monde et de l'ego pour

retrouver notre identité avec cette pure lumière intérieure, cette flamme : "Celui qui est près de moi est près de la flamme" (log 82).

La finale du logion 77 pose une véritable énigme. Totalement inconnue des Evangiles canoniques, cette parole est de celles dont on peut affirmer avec certitude qu'elle a fait l'objet d'une transmission parallèle. On la retrouve dans l'Evangile des Douze, découvert à la fin du XIX^e siècle, sous la formulation suivante : "Soulève la pierre, et là tu me trouveras. Fends le bois et c'est là que je suis. Car dans le feu et dans l'eau, comme en toute forme vivante, Dieu est manifesté par sa Vie et sa Substance" (XIX-6.). Cette parole réapparaît en 1897 avec le Papyrus Oxyrhynque I, puis est citée la même année par Sister Nivedita, la disciple occidentale de Vivekânanda, dans un ouvrage consacré à "Kâlî, la Mère", qu'elle fait ainsi parler par la bouche de Jésus : "Soulève la pierre, et là tu me trouveras. Fends le bois et c'est là que je suis", avec le commentaire suivant : "Avez-vous jamais soulevé une pierre, ou brisé un morceau de bois pour voir ce qu'il y a à l'intérieur ? Avez-vous jamais pensé que Dieu est au coeur de toutes choses ?" (p. 109). Aldous Huxley la reprend enfin en 1945 dans "La Philosophie éternelle" : "Soulévez la pierre, et vous me trouverez" affirme le plus connu des logia de Jésus, "fendez le bois, et je suis là". Ceux qui se sont rendu compte, d'une façon personnelle et immédiate, de la vérité de ce propos, et, avec lui, de la vérité du "Tu es Cela" du brahmanisme, sont totalement délivrés" (p. 79).

Bien qu'enfoui dans les sables de Nag Hammadi, ce véritable joyau qu'est l'Evangile selon Thomas n'a donc jamais cessé d'éclairer le monde en affirmant sans équivoque l'omniprésence et la transcendance de la Gnose Suprême révélée par Jésus à travers ses paroles les plus secrètes : "Il y a de la lumière au-dedans d'un être lumineux et il illumine le monde entier" (log 24).

Yves



Ancrée dans cette présence à moi-même qui est pure Présence, je suis... pure conscience d'être dans son indéfectible souveraineté.

Une fois traversée, d'un regard exercé, l'eau glauque des apparences et déjoués, dans la pratique d'une vigilance assidue, les pièges permanents que constituent les images mentales auto-mutilantes, je me retrouve, spontanément, dans mon originelle transparence, rendue sans réticence, en toute plénitude, à la radieuse évidence de ma nature véritable.

Je me vis, tous sens en éveil, en un lieu délivré des limites du lieu, dans la fulgurante révélation d'un instant générant le miracle d'un espace intérieur, toujours recommencé, où tout m'est lumineuse intensité de présence : tout ici me parle et tout me signale.

Dans l'incessante respiration du Vivant, jaillissent et s'effacent formes, figures et gestes qui le signifient dans son intégrité, sa pureté première : "fendez du bois, je suis là, soulevez la pierre, vous me trouverez là".

Dans l'éblouissante danse du Vivant, la vie en moi conduit la danse : mon souffle accordé à l'appel des matins et à l'adieu des soirs, au rythme des saisons, je danse l'immobilité.

Dans le mystérieux dialogue du Vivant avec lui-même, je me reconnais source de la parole révélatrice : comme un chant, qui serait un pur hymne au silence.

Mireille

* * *

Le logion 77 est en quelque sorte la conséquence directe du logion 56 :

"Celui qui a connu le monde
a trouvé un cadavre ;
et celui qui a trouvé un cadavre,
le monde n'est pas digne de lui".

Ce qui reste, pourrait-on être tenté de dire, c'est la lumière. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus de distinction entre "le dehors" et "le dedans", la "terre" et "le ciel" ne forment qu'un. Il n'y a pas de passage de la vie terrestre à la vie divine : "La lumière est sur eux tous". "Mais alors", diront certains, "si ce passage n'existe pas, il n'y a pas d'espoir en des jours meilleurs, en "une vie dans la lumière".

"C'est justement pourquoi vous devez mourir maintenant pour ne plus faire ombre à la lumière".

"Celui qui trouvé un cadavre,
le monde n'est pas digne de lui" (log 56).

Plus loin, Jésus est encore plus explicite :

"Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière" (log 83).

Tout au long du logion 77, Jésus insiste sur son "omniprésence", en dehors de Lui point de salut, ce qui n'a rien à voir avec des professions de foi ecclésiastiques ! (En dehors de l'église, point de salut). Non, tout simplement, il explique qu'il n'y a pas d'existence en dehors de Lui, puisqu'Il est le Tout. En dehors de Lui, il n'y a rien. Par conséquent, il est toutes les théories, religions, idéologies que créent les hommes, mais elles ne sont pas Lui.

"Fendez du bois, je suis là,
levez la pierre, vous me trouverez là".

Pourquoi nous, les hommes, créons-nous interminablement de nouveaux "modèles d'existence" ? Pour nous rassurer. L'effet est plutôt pervers : plus on invente des "modes de vie", plus on exclut des possibilités de Vie, alors s'installe inmanquablement l'angoisse.

Le modèle rassurant devient menaçant.

Et que reste-t-il de nous sans ces constructions mentales ?

Sans elles, plus de protection, mais plus de menace non plus, plus d'angoisse, il reste le vide qui, au fait, est rempli de lumière, lumière qui règne sur nous tous.

Là est le véritable bouleversement :

"Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi".

Maria



Disons-le, ce texte est à première vue le plus fou que l'on puisse lire !

Son outrecuidance peut inciter le lecteur le mieux intentionné à le ranger prudemment aux accessoires de la farce métaphysique. La bonne intention ne suffit donc pas pour en débattre, il y faut un engagement aussi secret que sans retour, U.G. dirait "un état volcanique".

Ce texte est aussi de ceux ou même celui que l'on emporte sur l'île déserte. Parmi les logia, il est comme le noyau de l'atome, il en a la formidable force de cohésion. Ceci étant dit, c'est sans aucune gêne et en toute naïveté apparente qu'après Jésus je déclare :

"Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout..."

Je peux tout aussi bien me le répéter face au plus sublime des crépuscules que mêlé aux violences des foules urbaines exténuées. En effet, que le film me plaise ou non il se déroule, et n'étant que l'occasion de la lumière, c'est elle, si je me laisse faire, qui peu à peu me submerge et finalement me fait disparaître. Alors n'étant plus rien, je peux enfin dire :

"Je suis le Tout..."

"... Le Tout est sorti de moi..."

Cela veut donc dire qu'étant l'occasion de la lumière, je le suis également du mouvement cosmique fondamental et perpétuel qui veut que tout le manifesté interfère et s'interpénètre dans l'Unique.

"Et le Tout est revenu à moi..."

Je vois le film, mais comment pourrais-je porter un jugement de valeur puisque ce que je vois n'a pas plus de réalité que la mienne propre. Mais si je m'efface et laisse passer la lumière, c'est elle qui devient mon unique référence. Mes yeux ne voient plus par eux-mêmes mais par elle. Ma vision du film est tout autre, car la lumière me renvoie la lumière.

Mes appréciations du film sont alors dénuées de tout malthusianisme, je vois les événements dans une absolue relativité qui anihile toute tentative de classification dans le bien ou le mal. Je vois les hommes là où ils sont, et tels que je les vois, je ne peux ni les louer ni les condamner puisque, ce que je reçois d'eux est soit ténèbre et donc pur néant, soit lumière et donc ne leur appartient pas. Ainsi je peux dire :

"Le criminel le plus abject dans le film n'est pas moi", mais aussi :

"Le criminel le plus abject dans le film je le suis".

Lao-tseu dit :

"Tous sous le ciel connaissant le beau comme étant beau :
voici le laid !

Tous connaissant le bien comme le bien : voici le mal !

C'est ainsi que l'être et le non-être naissent l'un de l'autre... c'est pourquoi le saint homme s'en tient au non-agir, il enseigne sans parler..."

"Fendez le bois, je suis là, levez la pierre, vous me trouverez là".

Confronté au film, je suis contemplatif. Le champ de ma contemplation n'a pas de limite entre le dedans et le dehors de moi. Non-agir ou contemplation ne veut pas dire passivité. Je ne suis ni la colombe roucouillante ni la brebis à tondre.

Confronté aux joies et aux peines du film, je me laisse être dans le jeu de l'amour spontané, j'improvise au sens musical du terme !

Confronté à la sympathie, l'indifférence, l'incompréhension ou même l'hostilité de mes contemporains, je suis là et finalement m'émerveille de leur infinie diversité dans le beau comme dans le laid. Je suis là et observe "l'enroulement du ciel et de la terre" et n'éprouve "ni crainte ni mort".

André

* * *

Je suis la lumière qui est sur eux tous... le Royaume s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas (log 113)... et je suis l'Omniprésent, dans le bois, sous la pierre...

Comme pour l'Adam inconscient de sa nudité, l'enfant prodigue inconscient de son bonheur chez son frère, le fœtus inconscient de son état dans son eau-mère... tout se passe comme si s'avérait nécessaire l'expulsion de l'état d'inconscience puis, après tribulations et expériences diverses propres à chacun, l'amorce du cheminement tout à fait inattendu de retour vers le Principe Universel de Vie.

La Métanoïa, le re-tournement, ce point focal en fin de parcours de l'inconscience, la voilà bien "la mort du petit cheval" muni de son ballot tout plein d'opinions, de bonnes intentions, de désirs, d'avoirs, d'espérances...

- "qui t'a appris que tu étais nu ?" (Gen. 3.11).

Honte d'Adam, la mort-en-Vie, et Joie de Jésus, le ressuscité, le retourné à la Vie. Boire à la bouche de ce Jésus-Vivant (log 108),

écouter sa parole, la comprendre (la prendre en nous, la faire nôtre, donc) et nous y voici, nous y sommes. Alors JE me réjouis dans cet état, de cet état, où la Conscience est enfin dans sa lumière, éclairant tout le JEU Cosmique dans lequel, ô merveille, JE joue tous les rôles. Dans la recherche (mouvement) comme dans la joie de me retrouver chez moi (Repos).

Mario

* * *

J'avais déjà noirci bien du papier, avec application quand je me suis rappelé cette célèbre sonate de Beethoven : "les adieux, l'absence, le retour...". Imaginez une fuite dramatique, la défaite imprévue de Wagram ayant provoqué le départ précipité des Habsbourg loin de Vienne, représentée par les trois notes de Le-be-wohl (mi-sol/si-fa/sol mi bémols)... N'ai-je pas été privé d'un coup de ma nature océanique en nommant l'objet que mes sens créaient, lui conférant une réalité qui n'appartient qu'à moi ? L'absence est absence de moi-même à moi-même... Quand on sait la piètre estime de Beethoven pour ces princes : "Nos Grands sont si petits..." De quoi parlait-il ? Le retour, en triomphale cavalcade, une rafale de notes, me rend à une joie d'être que ma pauvre rationalité ne saurait déchiffrer. Symboles si vivants de l'art vivant !

Le logion 77 expose une phénoménologie de la Création : Moi en étant le centre, et Moi dans le bois, sous la pierre. J'ai lu des témoignages d'admiration, Romain Rolland et Marguerite Yourcenar pour ne citer que les plus passionnants, qui interprétaient ces paroles comme une négation du dualisme chrétien. C'est déjà beaucoup !

Mais le logion 77, parole de la personne source, dit à la fois l'unité et le mouvement, la dispersion et l'intégration plus et mieux qu'aucune formulation panthéiste. Elle retentit comme une proclamation de majesté, de vie et d'amour.

Avec le logion 50 (5, 6, 7) et le logion 83 qui illustrent incomparablement le thème hautement initiatique de la lumière : son dévoilement par occultation-illumination, l'Evangile de Thomas au sommet de son expression, démontre à la perfection la validité d'une parole au service de l'Esprit.

L'interprétation cède alors à l'adoration, quand je-suis se reconnaît lumière, origine de la lumière, étincelle et soleil. Amont, Amon.

Mouvement et repos, repos et mouvement, je suis le Tout...

Raymond

Celui-là est devenu moi
que j'appelais Autre.

Kabir

A lire et à relire ce logion, je m'éprouve. Il me requiert d'une façon plus prégnante que les autres. Il ne me suffit pas de dire : "Jésus a dit". Evidemment ce qu'il a dit me subjuge. Et je ne mets pas en doute sa parole ; je peux même faire une dissertation sur ce logion, dire, par exemple, qu'il constitue un condensé de la cosmologie gnostique, remarquable de concision et de précision. Et après ? Suis-je plus avancé que celui qui verrait dans les affirmations de Jésus un prestidigitateur de génie, un fakir étourdissant qui laisse ses spectateurs médusés ?

Je n'ai pas envie d'assister à des tours de passe-passe ni d'apprendre à les exécuter. L'enjeu est tout autre. Il s'agit ni plus ni moins de m'interroger afin de savoir si honnêtement, en toute humilité, je peux faire miennes les paroles du logion. Car je ne peux pas indéfiniment répéter : Jésus a dit, Jésus a dit, Jésus a dit... même si ce qu'il a dit est admirable. Je ne peux pas davantage répéter - un perroquet peut le faire à ma place - : je suis la lumière qui est sur eux tous, je suis la lumière qui est sur eux tous...

Une chose m'intéresse au premier chef, c'est la promesse que me fait Jésus dès le premier logion d'accéder à un état transcendant la naissance et la mort, à une autorité absolue ("et il règnera sur le tout"). Je remarque en même temps que ce n'est pas une promesse en l'air qui exploite la misère comme celles que le courrier m'apporte quotidiennement en me faisant miroiter des richesses mirobolantes du "Nouvel Age". Non, c'est une promesse qui va se réaliser, qui se réalise si je me mets dans la situation que Jésus me recommande : confiance, absence de prétention, transparence, dénuement, attention sans intention. Je peux bien sûr repérer les logia où transparaissent ces exigences. Mais il en est un qui les contient toutes, c'est le 108 :

Celui qui boit à ma bouche
sera comme moi ;
moi aussi je serai lui,
et ce qui est caché lui sera révélé.

Je n'ai pas à chercher ailleurs le secret de la réalisation de la promesse, autrement dit, l'identification à Jésus qui liquide toute relation de dépendance avec lui et me permet de dire avec la même autorité que lui - puisque c'est le même qui le dit - : "Je suis la lumière...".

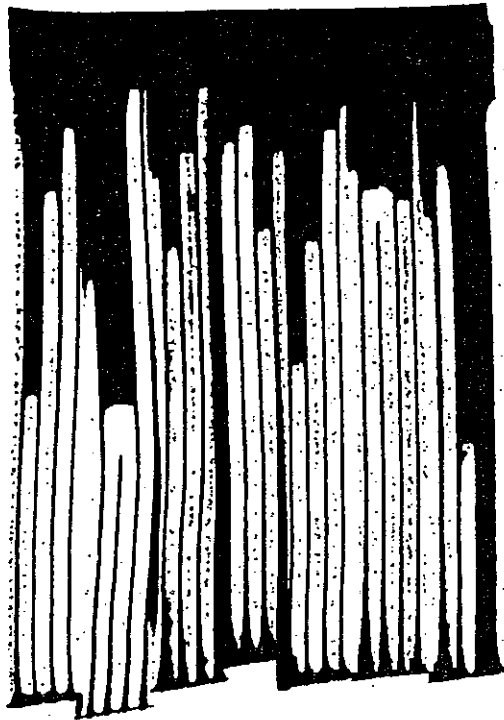
Mais suis-je réellement prêt à dire : "Je suis la lumière qui est sur eux tous", sans penser que je rapporte les paroles de quelqu'un ? Si oui, puis-je continuer dans le même esprit : "Je

suis le Tout" ? Est-ce que le Tout qui est sorti de moi est revenu à moi ?

Le mental fait-il encore obstacle au retour ? Celui-ci ne peut s'opérer que dans la reconnaissance que c'est le même en totalité qui sort et revient, le même qui se reconnaît lumière grâce au corps et reconnaît que tout est lumière, malgré l'opacité apparente du mental, je m'éprouve en le disant, je le dis en m'éprouvant. Je me vis en le percevant, je me perçois en le vivant.

Si rien ne contrarie la révélation de moi-même à moi-même, alors, la promesse est tenue et réalisée.

Emile



RECHERCHES

EVEIL : MODE D'EMPLOI, MAIS PAR QUI ?

Sur le plan de la recherche proprement dite, N. avait signalé des limites qu'on peut interpréter diversement. "En réalité, vous n'êtes ni une chose, ni séparé..." (JS 136). En quelques mots tout est dit de ce que peut vraiment comprendre ou vérifier un homme sincèrement désireux de se connaître. En admettant encore que l'ambiguïté de la connaissance de soi "psychologique" - genre littéraire en fait - ait été levée... Mais où situer vraiment la réalité si la vérité passe exclusivement par le discours "ni... ni..." Mon identité n'est-elle qu'au fond du trou où chaque affirmation a été déracinée ?

La dialectique provoquée par la voie négative peut bien emprunter d'autres cheminements, celle de la totalisation équivalant à une nouvelle négation : "La réalité est tout et rien." (JS 222) ou celle de la juxtaposition contradictoire qui reconnaît déjà des niveaux d'expression métaphysiquement non-assimilables : "Je suis en mouvement crée le monde... Je suis pacifié devient l'Absolu" (JS 370). S'impose alors une vérité auto-destructrice de l'activité mentale : toute forme déterminée à l'intérieur de cette représentation n'est pas moi ! Ce qui n'existe pas en soi ne peut apparaître qu'en un lieu supposé réel. Je prête la réalité au monde et le monde n'apparaît que parce que je suis là, non seulement pour le constater, percevoir et nommer ses objets, mais parce que le fait de conscience qui ne peut se déployer qu'en mode duel, pose obligatoirement un sujet et un objet. La porte de l'Éveil est la reconnaissance du fait que je ne suis ni cet objet, bien sûr, ni même ce sujet qui se réduit le plus souvent à un objet par l'identification au corps. L'Éveil est la découverte du principe d'identité qui anime le cinéma de la conscience et qui est "moi" non comme sujet formel opposé à un objet abstraitement séparé de moi, mais bien MOI précédant le commencement, le déploiement de la conscience. Cette identité n'est pas avant dans le temps, elle est avant dans la conception du sujet et de l'objet, elle est l'Ultime se vivant.

"Dans la réalité, il n'y a que perception. Celui qui perçoit et le perçu sont conceptuels..." (JS 359). C'est à ce niveau de découverte, où les mots s'alignent encore mais sans créer de séparation ontologique entre différents signifiés, que l'épreuve de la conscience atteint son plus haut degré de révélation. L'objet apparemment si loin et indépendant de moi, ne tire pourtant sa réalité que par l'opération d'une conscience qui met en vis-à-vis cet objet et... moi ! C'est très concret et allez savoir pourquoi j'ai pu me tromper un instant sur l'origine véritable du principe de réalité. Oh, je sais bien quelle difficulté il y a à reconnaître que

l'objet non-perçu, non signifié ou nommé par moi, n'existe pas ! A la rigueur, j'accorderais au réaliste que l'objet "existe" mais que sa réalité ne s'actualise vraiment que dans la configuration mentale qui le situe par rapport à moi, à mon expérience. Sans moi, il n'y a que des atomes en mouvement, et encore, ça, c'est moi qui le dis !!!

Je ne sais pas si le dernier N. a surmonté la difficulté qui consistait à proclamer d'une part l'autorité exclusive d'un impersonnel absolu, et d'autre part à continuer, pour le dire, à s'exprimer par la conjugaison, à la première personne, du verbe déclinant la réalité. "Votre véritable nature s'est affublée de ce déguisement psycho-corporel, voilà l'unique problème !" (NC 134). Mais sans ce déguisement, il n'y aurait rien, un autre nom du tout indifférencié. Si l'Eveil n'est pas une forme de conscience, son évocation, quelque prudente, délicate, ou solennelle soit-elle, ne s'opère qu'au péril de la conscience qui est le territoire de toute conceptualisation. N. a cerné le problème avec la plus grande précision possible, dès JS 43 "Puisque c'est l'Absolu qui rend possible la conscience, l'Absolu est également présent dans chaque état de conscience, et la conscience même d'être conscient est un mouvement de l'Absolu...". De tels efforts d'argumentation peuvent soit éclairer le débat : "dans l'état de non-dualité, toute séparation cesse ... mais il reste quelque chose que vous pouvez appeler l'identité..." (JS 514) soit l'obscurcir : "cela me permet de devenir une personne quand c'est nécessaire. L'amour crée ce qui lui est nécessaire, y compris la personne..." (id). La page où il est dit : "En vérité tout est réel et identique...". Mais "la" personne, comme "le" mental, ne sont-ils pas le point focal de toute fausseté ? C'est évidemment le cas si la personne reste ce qu'elle était en régime d'ignorance et hallucination, épiphénomène d'un mental fou obsédé de définition, cloisonnement, illusion des illusions fabriquées par la manie de l'objectivation. Par contre il y a bien un "je", un fort sentiment de présence et d'identité qui est pure théophanie de vie, d'indéfini, d'absolu en eux-mêmes parfaitement inimaginables. Le visage, la parole ici ne sont plus masque ou distorsion, mais manifestation et miroir de cette création imaginaire déployée dans la conscience.

J'ai admis que c'est au royaume des images que je prends toute "mesure", et par la pratique de "ni ceci, ni cela" et par la mise en évidence de "et... et...". Mais la découverte "un mouvement et un repos" va au-delà, dans le déploiement de ma nature propre, de la simple négation des images comme substrat de réalité. L'objet défini n'étant plus référentiel de réalité pure, je peux très bien accepter que toute désignation attributive me parle de moi, sans pour autant me cerner comme absolu transcendant. Comme le disait aussi N. je me réalise et m'accomplis pleinement en comprenant comment je suis "je" éternel et je aux rêts des conditions de l'existence (NC 109). Il s'agit de comprendre que si l'objet joue un rôle déterminant dans la genèse du "moi" psychologique, il ne peut se produire de véritable découverte de

l'identité que hors la limite de l'objet et hors de toute limitation mentale. Je reste dans le monde : je ne brise pas mon miroir, et je n'en suis pas : aucune image ne me vole à moi-même, valeur infinie en éruption intermittente d'états de conscience.

A la fin de sa vie, N. a voulu donner du relief à un aspect de l'Eveil que ses premiers enseignements avaient un peu négligé : "le comprendre sans son intellect...". Comment comprendre au-delà du pouvoir de dire non. UG me disait cet été : "Vous avez compris tout ce qui est nécessaire en disant non..." Mais je peux et comprendre que la raison ne peut cerner le réel vivant et pourquoi et comment cela : je peux même dynamiter mes meilleures raisons, moi-même, par le jeu des apories, et finalement me prouver que je suis infiniment plus que n'importe quelle opération logique.

Ce qui rend si fabuleusement extraordinaire le jeu de la conscience, c'est qu'elle ne puisse s'exprimer autrement que par affirmation-définition, mais aussi qu'elle ne puisse ni soumettre l'identité qui la fonde à ce type de détermination ni empêcher cette identité de percer au travers même de l'opacité des images, ni ternir l'image "cachée" par la lumière, rendue à sa lumière à son tour rendue plus éclatante. Le bijou façonné par l'orfèvre accroît-il la beauté ou la valeur de l'or ? On peut bien répondre oui ou non : mais le bijou existe, n'ajoutant aucune qualité mais exaltant la "nature aurée" de l'or... Je crois nécessaire d'insister, à l'encontre de références nisargadatéennes fréquemment répétées : l'Eveil n'est pas le résultat impersonnel d'une somme de négations, ni tout simplement "un état intérieur du courant de conscience "je-suis". Ce n'est plus l'objet qui me fait être, en admettant que cela fut parfaitement démontré en psychologie expérimentale, c'est une source brillante de réalité, ou de sens, de valeur, ni localisable, ni conceptualisable -un précédent absolu- qui me fait naître sujet vis-à-vis d'un objet, et "berger de l'être" comme disait un célèbre philosophe contemporain.

Les log 77 et 83 racontent cette histoire qui n'en est pas une en peu de mots-foudre : unité de la conscience, l'observateur étant l'observé, et unité de la conscience et de l'Absolu, du repos et du mouvement et il n'y a pas de mouvement sans aller-retour, émission-résorption... Mais Cela est a-logique : comment dire cette imbrication d'une valeur éternelle et d'événements historiques. On essaiera toujours de liquider, soit l'histoire, soit l'absolu, ou de se livrer à des combinaisons prétendument dialectiques. En réalité, je suis lumière exclusivement et aujourd'hui je me mets en scène, comme en rêve, comme... L'homme adulte assure un risque, ignoré de l'animal comme du petit enfant, de voir lui échapper sa conscience jusqu'à privation totale de vérité, de légitimité, d'identité. L'Eveil dit bien ce qu'il dit : non point réveil à un antérieur oublié -l'oublié comme tel est anéanti- et non point dissolution du rêve. Je me connais Celui qui suis au centre de ma création. Etc... Finalement, riche ou roi, je ne suis qu'une personne, ce qui n'a d'intérêt qu'à la découverte que je ne suis pas une personne.

Je préfère répéter qu'il serait entièrement faux de croire que je participe à deux états différents. On peut certes calculer des degrés d'hallucination, s'inventant une morale au passage et prendre le "pouvoir"... En réalité comme en vérité, il n'y a qu'un seul état, vivant, explosif comme se plaît à dire UG, dont la conscience est une manifestation, ainsi que tout le film généré par elle, sans aucune substance propre : d'où son caractère si totalement évanescent. Les oppositions, contradictions, les rapports cause-effet sont les commodités mentales, ou la règle du jeu. Que je confère la réalité du seul principe primordial à de tels concepts : c'est l'enfer. Les épanchements de l'Inconnu, ceci dit, ne sont pas pour m'effrayer si je découvre ma source à chaque instant, à chaque commencement métaphysique des choses, comme une chaleur et une couleur de flamme, à l'orée de la fabrication d'un monde, et sa sève, son venin, son sang et puis sa mort.

Raymond

*
* * *
*

L'éditorial du dernier Cahier parlait de la tolérance. Par ses textes religieux, ses chants, ses pratiques festives, l'Inde nous offre un bel exemple de tolérance.

L'article ci-après sur **Dipâvali** (la fête des lumières), écrit par le président de la Maison de l'Inde de la Réunion, le Brahmachari **PREMATMA**, est un témoignage éloquent de cet esprit de compréhension et de bienveillance : la dualité côtoie la non-dualité, le mythe est mêlé à la gnose, sans provoquer pour autant indignation ni persécutions. Un gourou peut très bien réciter des bhajans avec le peuple ou adresser des prières à la divinité sans qu'il soit pour autant accusé de fétichisme ou de dualité. Le sage, l'homme réalisé, ne connaît pas le rejet. Il avalise tout : "Il n'y a que Moi, comme hérétique, qui ai prêché la dualité", disait Abd el-Kader. Quelle invitation à la clémence !

Nous remercions **PREMATMA** de son obligeance et Yves **MOATTY**, notre frère en gnose, de nous avoir fait bénéficier de ce texte sur la fête des lumières.

Dipâvali

"Soleil éblouissant qui inonde tout l'univers dans Tes rayons, à Ta lumière, ouvre le lotus de mon coeur, je Te prie, O Montagne de Lumière" chantait Shri Ramana Maharshi le plus grand sage tamoul de ce siècle à la gloire de "Celui qui donne la lumière chaque jour au Soleil" (Aroukkanir dhyoti amittône tirouttagou) pour reprendre cet épithète lumineux du Tirouvâchagam.

Pourquoi alors toutes ces lampes alignées (Dipa signifie lumière ou lampe et âvali alignement ou rang) ?

Dipâvali est célébrée en cette nuit la plus sombre de l'année de la quatorzième phase de la lune descendante (Tchaturdashi) de ce mois d'Ashvina (Pourattâshi) comme une des ritualisations de la quête de la lumière intérieure, retracée à travers de nombreux mythes initiatiques dont voici les plus connus. "La lumière suprême est en nous, cachée en tous les êtres,

Elle ne brille pas, mais, Elle est vue par ceux qui perçoivent l'essence des choses à l'aide de leur intellect aiguë et subtil" nous enseignent les Védas. Râma est un de ceux qui se sont noyés dans la Lumière.

Râma et Sita

Tout jeune, Râma est initié dans une sombre forêt, par le Rishi Vishi Vishvamitra, au combat contre les forces obscures. En fait, cette forêt se

trouve en nous, dans la jungle de toutes nos pensées, et la répétition inexorable des événements nous apprend à lutter contre nos peurs, nos angoisses, notre attachement à nos pièces de notre puzzle de rêve, contre nos fausses identités, contre l'ignorance et l'idée de la mort.

Percevant l'essence des choses après ces combats, Râma se doit de conquérir la Belle Sita fille du Roi Janaka ou lumière née de la connaissance suprême. Il lui faut pour cela soulever et bander l'arc de Shiva, c'est-à-dire il lui faut maîtriser ou contrôler son mental et affiner son intellect. Il réussit si bien l'épreuve que l'arc s'en retrouve brisé, tout comme l'ego qui finit par jeter à bas son masque et il épouse Sita et devient illuminé.

Ravana, le Seigneur des Ténèbres, le Maître de l'ignorance, le démon à dix têtes qui n'est autre en fait que l'ego usant les dix facultés (les cinq sens de perception et les autres cinq d'action) pour assouvir tous ses désirs, convoitait depuis longtemps Sita, mais il ne s'était pas soumis à l'épreuve... Aussi un jour grâce à la magie, l'illusion trompeuse, il éloigne Râma de Sita et déguisé en ascète il réussit à enlever Sita.

Râma doit livrer une nouvelle bataille contre les ténèbres, il affronte Ravana sans haine aucune et le décapite, Sita libérée, il retrouve son lustre, le couple divin s'en retourne

alors à Ayodhya, la capitale de leur royaume en liesse.

Partout en signe de bienvenue des petites lampes en terre cuite sont allumées, alignées aux bords de toutes les routes, de tous les sentiers, de toutes les allées, devant chaque maison.

Hier comme aujourd'hui nous nous devons de nous tenir prêts à accueillir la Lumière Divine dans notre coeur.

Le Mahabharata, le Vishnou Pouraman et le Shrîmad Bhagavatam nous content cette autre histoire.

Naraka

Il y avait jadis un véritable Titan qui s'appelait **Naraka**. Il était l'archétype de la brute imbue de sa personne. Par nature même agitée, il passait son temps à harceler et à troubler les âmes pieuses, à piller le ciel et la terre, à enlever les jolies filles qu'il gardait alors dans son harem où elles finirent par être au nombre de seize mille. Un jour, il finit même par humilier **Aditi** la Mère des dieux en lui dérobant ses boucles d'oreilles. Les dieux approchèrent alors **Shrî Krishna** et le supplèrent de débarrasser le monde de ce tyran. Krishna partit alors pour Pragjyotishapouram - la cité des Lumières de l'Orient là où Naraka gardait jalousement les seize mille filles et les boucles d'oreilles d'Aditi. Il extermina la horde des sbires de l'Asoura Naraka avant de pouvoir lui livrer bataille.

Au milieu d'une pareille nuit,

car **Dipāvāli** est célébrée le jour désigné par le calendrier tamoul comme étant le **Naraka chatourdashi**, Bhagavan Krishna décapita le Titan à l'aide de son disque divin.

Dans cette parabole, l'obscurité de cette nuit représente l'ignorance totale que l'homme a de son identité réelle, de sa divinité. Naraka, l'enfer en ce monde, l'ignorance est l'ego qui règne en maître au milieu de nos ténèbres, qui trouble notre paix intérieure et qui perturbe celle des autres. Les seize mille filles montrent la multitude de désirs qu'il accumule au fond de lui dans l'espoir d'avoir un jour le temps d'en jouir.

Libérées, elles vont toutes épouser Shrî Krishna et lui offrir leurs flammes. Un signe de l'ignorance est ce vol des boucles d'oreilles qui symbolisent la Lumière et la Connaissance et que Naraka cherche à cacher dans les ténèbres de sa nescience.

Les dieux qui s'approchent de Shrî Krishna sont les aspirations positives de l'homme comme la quête de l'Amour, de la Paix, de la Justice. Les sbires de Naraka sont les tendances négatives. Le Tchakra, le disque solaire, est la connaissance suprême qui tranche l'ignorance à sa base même. Et l'Homme retrouve alors son identité divine.

La victoire de Vamana sur Bali ou de Kâli sur Darouka ou encore de Lakshmi sur Alakshmi sont autant d'allégories de l'impossible désir de l'ignorance de vouloir

garder en son sein obscur, la lumière de la Vérité, de la Connaissance.

Comment célébrer Dipâvali

Les journées précédant la fête sont très laborieuses. En effet, chaque famille doit impérativement nettoyer sa maison de fond en comble afin d'en chasser Alakshmi ou l'Infortune pour pouvoir convier Lakshmi, la Chance ou la Lumière à y prendre demeure.

A l'aube avant de prendre notre bain habituel, il nous faut nous enduire le corps d'une certaine huile en priant Lakshmi, à travers ce rite de purification, d'empêcher Naraka (l'Ego) d'avoir prise sur notre âme. Il nous faut ensuite revêtir des habits neufs, symboles de l'identité divine retrouvée.

Les hommes doivent fouler un certain fruit très amer qui représente Naraka. Les filles et les femmes mariées se parent de leurs plus beaux atours, car elles sont plus que jamais, ce jour-là, les manifestations humaines de Lakshmi.

Comme symbole de notre nouvelle vision, c'est-à-dire la vision de Dieu en chacun, tout le monde s'échange des présents au cours de cette journée du pardon qui se passe en visites amicales ou fraternelles.

A la tombée de la nuit, le bruit des pétards nous rappelle la destruction des mercenaires de Naraka ou de nos

mauvais penchants. Alors commence l'illumination de toutes les rues et de tous les édifices. La joie de la lumière retrouvée dans nos coeurs est partagée sous forme de gâteaux sucrés.

"C'est Toi, Seigneur, ma Lampe, mon Dieu éclaire ma ténèbre..." chantait David.

"... quand le monde est en flammes, enveloppé de ténèbres, pourquoi ne cherches-tu pas la Lumière ?" s'interrogeait Bouddha.

"Je suis la Lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie", proclamait le Christ.

*"ASATO MA SATGAMAYA : du non-être, conduis-moi à l'être,
TAMASO MA JYOTIRGAMAYA : de l'obscurité conduis-moi à la Lumière,
MIRITYO MA AMRITANGAMAYA : de la mort, conduis-moi à l'immortalité",* priait un sage des Védas.

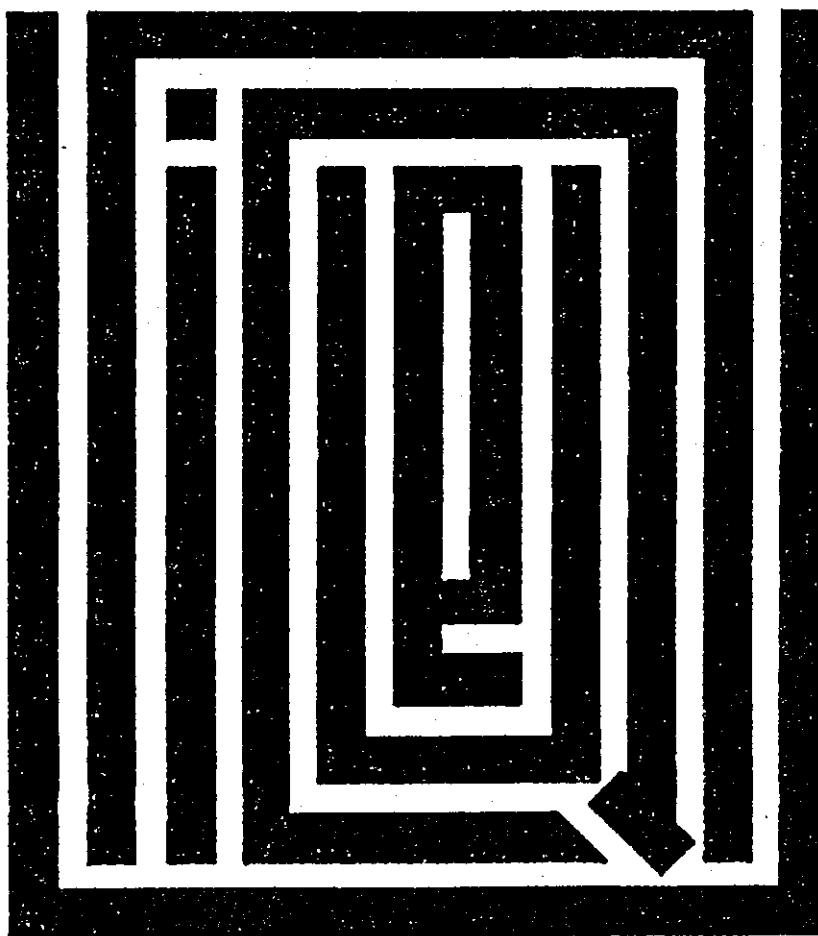
"Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. Sa lumière a pour symbole une niche où se trouve une lampe", nous disait Mohammed.

On pourrait encore aligner de ces citations comme autant de lampes jalonnant le chemin de notre âme vers la Lumière suprême (la Paramjyoti ou l'Arroul Péroumjyoti), afin de nous éclairer sur l'universalité du symbolisme de la Lumière ; car même si bon nombre voyait s'allumer le souvenir d'une Inde en eux à la vision de cette féerie ou à l'audition de

ces récits anciens liés à la célébration toujours nouvelle de la Victoire de la Connaissance sur l'ignorance, il ne faudrait pas oublier, qu'au-delà de Dipâvali, la Lumière a

toujours été pour l'Homme la vie, la Vérité, la Connaissance, la Sagesse, l'Amour, la Divinité.

PREMATMA



MONAKHOS AUJOURD'HUI

Nous publions ci-après le poème IX de l'Emir Abd-el-Kader, tiré du livre *Poèmes Métaphysiques*, traduit de l'arabe et présenté par Charles-André Gilis, publié aux Editions de l'Oeuvre, Paris 1983.

Ce livre de poèmes est épuisé depuis plusieurs années. Cependant, étant donné sa valeur aux yeux du gnostique, nous ne négligeons aucune occasion d'en parler et de souligner sa correspondance avec l'Évangile selon Thomas.

Des rapprochements se sont dessinés puis peu à peu imposés entre le logion 77 et le poème IX d'Abd-el-Kader. L'un et l'autre révèlent, bien que dans une forme d'expression différente, une même cosmologie, ce mot étant pris dans l'acception qui lui est donnée dans notre éditorial.

Rarissimes sont les paroles ou les écrits gnostiques qui révèlent sous une forme réellement explicite ce qu'on peut appeler le pourquoi et le comment de la manifestation. Ce qui ne veut pas dire qu'il puisse y avoir contradiction ou opposition entre les propos de deux sages parvenus à l'éveil, l'un silencieux, l'autre s'efforçant d'expliquer. Quelles que soient la tradition ou l'époque, la réalité suprême de celui qui a découvert son identité véritable est la même et ce qu'il révèle provient d'une source unique. L'un dira en un aphorisme ce que l'autre exposera longuement.

Poème IX

- 1 Je suis absolu : renoncez pour toujours à Me fixer une entrave.
Je suis sans limite : n'aspirez pas à Me prescrire un terme.
- 2 Aucun « comment » ne Me convient qui Me rendrait par vous saisissable,
aucune forme que Je ne puisse quitter, aucun équivalent,
- 3 Aucun état demeurant stable plus d'un instant.
Ma condition en vérité ne peut être cernée par le nombre.
- 4 Je n'ai aucun semblable, Je n'ai aucun contraire :
ne cherchez donc nul semblable ;
n'aspirez pas à Me donner un contraire.
- 5 Ne contemplez que Moi en toutes formes,
ne voyez ni 'Amrou ni Zayd¹

- 6 *Ne recherchez que Moi : l'autre n'a d'existence
que celle, 'imaginaire, érigée par vous en sensible.*
- 7 *Et ce n'est qu'un tissu déployé par Moi
pour un pauvre d'esprit, des formes embuant son
œil.*
- 8 *Contemplez plutôt l' Aimé et méditez !
Sa forme est une écume : y a-t-il donc quelque
autre ?*
- 9 *Nul être, si ce n'est Moi qui apparaît en lui ;
nul être, à jamais, pour M'entraver !*
- 10 *Nul intérieur sans que Je sois cet intérieur.
Nul extérieur hormis Moi : Je n'accepte aucune
incroyance.*
- 11 *Que tu dises « monde » ou dises « dieu » ou dises « moi »,
« toi » ou « lui », ne crains aucune riposte.*
- 12 *Les Noms sont multiples mais Moi Je suis unique ;
adorez-Moi donc en mode absolu, transcendant,
sans pareil.*
- 13 *Je suis en vérité Qays 'Amir² et Laylâ,
Amant, Aimé, entre les deux Je suis Amour.*
- 14 *Je suis l'Adorant, l'Adoré en toutes formes.
C'est moi qui suis seigneur, c'est Moi qui suis
esclave.*
- 15 *Tantôt tu Me vois Musulman. Quel Musulman :
parfaitement sobre et pieux, humble et toujours
suppliant !*
- 16 *Tantôt tu Me vois courir vers les églises,
serrer fort une ceinture sur mes reins.*
- 17 *Je dis « au nom du Fils » après « au nom du Père »
et par l'Esprit, l'Esprit-Saint : c'est là l'effet
d'une quête et non d'une duperie !*
- 18 *Tantôt dans les écoles juives tu Me vois enseigner.
Je professe la Torah et leur montre le bon
chemin.*
- 19 *Personne d'autre que Moi n'a adoré 'Uzayr³,
personne d'autre que Moi, jamais, n'a proclamé la
Trinité.*
- 20 *Nul brandon sinon le Mien n'a allumé le feu des Perses.
Il n'y a que Moi, comme hérétique, qui ai
prêché la dualité.*

21 *Je suis l'être de toute chose en mode sensible et selon
l'entendement...*

*Rien n'est Mon Être : prends garde au lien
réciproque et au rejet !*

1. Amrou et Zayd : noms conventionnels qui servent à désigner en arabe tel ou tel, sans détermination particulière
2. Qays'Amir = Majnûn, l'amant de Laylâ
3. 'Uzayr= fils de Dieu

Ce poème et le logion 77 mis en parallèle révèlent des points communs essentiels.

Le premier qui frappe d'entrée de jeu est l'emploi du Je dans son sens absolu. Celui qui réalise son identité véritable peut-il donner la parole à autre que lui ? Même la majuscule du je paraît superfétatoire puisque autre que moi n'est pas. Abd-el-Kader le dit explicitement : "L'autre n'a d'existence que celle, imaginaire, érigée par vous en sensible (v.6). De son côté, Jésus déclare : "Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le tout". Mais Jésus exprime en deux phrases, ce qu'Abd-el-Kader célèbre tout au long du poème avec une richesse fastueuse d'expressions mais qui peuvent se résumer par : "Il n'y a que moi". Ce "moi", voilé par un multiple apparent n'est cependant pas exilé ; il est simplement clandestin car personne ne peut le voir sans mourir ; Abd-el-Kader le dit explicitement : "Les initiés réalisent la mort" (poème II). Ainsi, le je de la personne disparaît au profit du je unique et ne peut resurgir que conventionnellement et passagèrement en qualité d'implorant avant de se dissoudre à tout jamais.

La propension, l'aisance, l'élan spontané qui nous pousse à employer le je dans son sens absolu est révélateur de la prise de conscience de notre qualité de gnostique. Si les paroles de Jésus et celles d'Abd-el-Kader qui expriment ce qui jaillit de la source unique ont un tel impact chez le gnostique, c'est bien là la marque qu'il peut non seulement faire sienne ces paroles mais en proférer d'autres avec la même spontanéité et la même autorité.

Un autre point commun entre les deux textes, c'est que le je d'où tout sort est celui où tout est revenu. Rien n'a été laissé pour compte, même pas ce qui répugne le plus au mental dans son souci de se donner bonne conscience. Une fois le discernement acquis entre ce qu'il est convenu d'appeler le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le beau et le laid, etc., le gnostique ne se sent pas le goût de s'appesantir sur un travail pourtant indispensable, mais qui prolongé, tournerait à la maniaquerie et à la casuistique ; il veut vivre, or l'abus de la dissection est une atteinte directe à la vie.

Néanmoins, le je a conscience de ce qu'il avalise, car, avant d'arriver à la reconnaissance de lui-même, il a parcouru l'éventail de la manifestation de bas en haut et de long en large en quête de ce oui de la reconnaissance qui n'a pu exploser que dans le couronnement de l'oeuvre. Ce parcours, même s'il offre des occasions d'émerveillement, réserve aussi et surtout des instants de turpitude : la misère et la limitation sont le gage de la grandeur et de la souveraineté. La vision serait tronquée si elle mettait l'accent trop exclusivement sur un pôle plutôt que sur l'autre. Quand Jésus dit : "Le tout est parvenu à moi", il n'excepte rien ni personne, pas même ceux qui ont pris les clefs de la gnose, pas même ceux qui prenaient des pierres pour le lapider".

Même vue englobante chez Abd-el-Kader : "C'est moi qui suis Seigneur, c'est moi qui suis esclave (v.14). Cet aveu ne contredit pas l'affirmation : "Moi Je suis unique ; adorez-Moi donc en mode absolu, transcendant, sans pareil" (v.12). Je embrasse le musulman, le chrétien, le juif. Il est même le guerrier contre l'ennemi traditionnel : "Nul brandon sinon le mien n'a allumé le feu des Perses" (v.20).

Ce qui caractérise donc le poème comme le logion c'est l'absence de rejet. Le discernement n'empêche pas la tolérance, la lucidité n'arrête pas l'amour. Jésus, lumière, Jésus, le tout, est chez lui là où personne ne saurait le voir : dans le bois, sous la pierre. Mais il faut ajouter qu'il est clandestin parce que personne ne saurait le voir sans mourir. Abd-el-Kader témoigne du même souci que Jésus en nous invitant à prendre garde au rejet. Quelle leçon de la part de celui qui a connu en temps que chef militaire l'humiliation des prisons françaises !

Cependant, avant de nous signaler le danger du rejet, Abd-el-Kader nous prévient contre l'erreur du lien réciproque. Double mise en garde, qui, faute d'être comprise, compromet la chance de se découvrir réellement gnostique. C'est donc ici précisément qu'il faut saisir, si besoin est, l'occasion de l'ultime compréhension, le poème et le logion s'accordent pour nous l'offrir. Le je, Abd-el-Kader vient de nous le dire, est unique, absolu, transcendant et, en tant que tel, Amant, Amour, Aimé ; pourtant, il ajoute presque aussitôt : "C'est moi qui suis Seigneur, c'est moi qui suis esclave". A quel niveau la réciprocité joue-t-elle et à quel niveau ne marche-t-elle pas ? Si je dis : je = unique, ou je = absolu... ou je = Amant-Amour-Aimé-, ou je = Seigneur, l'équation joue parfaitement ; mais là où elle se révèle inexacte c'est dans je = esclave. Dans ce dernier cas, il n'y a pas réciprocité, l'esclave ne pouvant qualifier je. Cette observation est capitale. Faute de comprendre, tout est compromis et le comment et le pourquoi de la manifestation restent sans réponse.

Il en va de même pour le logion 77. Afin de pouvoir dire : "Tout est parvenu à moi", il faut qu'il y ait eu reconnaissance, ou réciprocité, en d'autres termes, il est nécessaire et suffisant que

le oui de la connaissance soit sans restriction. Or le je ne pouvant se reconnaître dans une conscience séparée, donc fragmentée, le oui ne peut être déclenché. Il ne peut l'être qu'au sein d'une conscience sans frontière, c'est-à-dire devenu sans limite au moment où le mental a abdiqué, le corps étant, à ce moment précis, entré au service du je absolu. C'est l'Esprit qui se découvre grâce au corps (log 29), c'est je qui s'actualise.

Si le login 77 et le poème IX d'Abd-el-Kader exercent sur nous un tel pouvoir de fascination, c'est qu'ils s'imposent comme étant les garants de ce qu'il nous est donné de connaître de plus sublime et de plus gratifiant. En d'autres termes, chaque gnostique digne de ce nom a en lui ce qui lui permet de les reconnaître dans leur perfection et leur plénitude car il détient l'autorité requise pour les faire siens, l'autorité qu'il tire du Père (log 83). Il reconnaît le Père comme étant lumière ; il le reconnaît lumière en étant le Fils, le même absolument que le Père. Il est donc lumière comme lui, ce qui eût été impossible s'il n'avait pas affronté puis liquidé "tout garant extérieur de la parole". "Qui m'a vu a vu le Père".

E.G.

*

Quelques passages de lettres reçues et de réponses correspondantes

"Gardes-toi des liens ainsi que du rejet". Voilà ce que je retiens de mon passage à Marsanne hier. Et aussi la remarque que tu m'as faites au sujet des progrès de certains de nos amis.

Désormais je désire me laisser exprimer de vive voix ce que j'ai compris. Ma compréhension est stable lorsque je me trouve disponible ou vide. Mais il m'apparaît que le secret n'est plus de mise et que la Parole a besoin de passer par ma voix, pour vivre. La méditation ou l'écriture ne peuvent être un aboutissement. Les paroles du Maître à la place d'objet de discours, ou à la 3ème personne, c'est de la lévitation. Oui Je suis Jésus, Je suis la lumière, et Je suis le Tout. J'en ai la compréhension, et j'en ai la vision dans le silence et l'effacement des images. Malgré cela, la Vie semble contrariée.

J'ai besoin de dire avec ma voix et ma chair ce que Jésus a dit avec sa voix et sa chair.

"Je suis la Vérité et la Vie" ; "Celui qui boit à ma bouche"... "Ce que vous entendrez... proclamez-le sur vos toits". De même à un autre niveau qu'en psychologie le "non-dit" cause des névroses, c'est-à-dire que l'expression du ressenti est le garant de la santé, en Gnose la Parole est le garant de la Vie, et la Parole est la Vie. Mon besoin est de plus en plus clair : Proclamer de Moi à Moi ma Vie-Vérité-Identité-Verbe passant par le corps parlant. Une hésitation, une crainte, une pensée pesante, et j'ai raté le train.

Je sais que j'ai appris malgré moi à être rejetant. C'est par ailleurs sur réflexe conditionné que je travaille avec C., ma maman adoptive, qui sait être sans réserve celle qui m'a manqué. Elle est formidable... L'énergie dans mon corps a des difficultés à circuler bien. J'ai beaucoup d'agressivité refoulée que j'apprends à exprimer. (C'est bon !).

C.R. 9.10.90

* *

La réponse à ta lettre demande une qualité d'écoute correspondant à celle qui a permis à la Parole de passer par ta bouche pour se dire afin de se vivre dans la plénitude.

Désormais, un certain personnage historique vénéré, admiré, encensé, a cédé la place à la source bouillonnante, perpétuellement jaillissante. Le mouvement est inversé : ce qui demande à se dire, c'est chez moi que ça se passe, c'est de moi que ça sort et c'est à moi que ça revient. Singulière mutation dont ta lettre est le signe et l'expression.

Je me suis reconnu dans certaines paroles, je continue à me reconnaître. Et ce jeu de la reconnaissance me laisse sans souvenirs et sans devenir, tellement ce qui m'advient est merveilleux et, en même temps impérieux le besoin essentiel de le proclamer. Je peux à mon gré me célébrer grâce à ce corps. Bien qu'il me fasse éprouver ma limitation, il n'occulte pas mon infinitude. Et si je mets l'accent sur la limitation c'est pour mieux vivre mon infinitude car plus mon dénuement est grand plus éclatante est ma théophanie.

Oui, la vie semble contrariée comme dans un enfantement ; pourtant, sans contrainte, elle ne serait pas souveraine. Mais il y a contrainte et contrainte. Il y a celle qui relève des infirmités naturelles de ce corps sujet à la maladie et autres contingences ; et il y a la contrainte que le mental exerce encore sur ce corps. La première va de soi et le corps s'efface totalement à l'instant de ma reconnaissance : le retour répond sur-le-champ à l'aller ; la lumière ne laissant subsister aucune scorie. La seconde freine le retour parce que le mental, qui sait pourtant qu'il doit se retirer, n'a pas eu toutes les compensations qui lui permettraient de s'effacer. Il faut qu'il puisse encore choisir entre l'acceptation et le rejet, avant de lâcher prise et de permettre au corps d'être totalement à mon service. Ma tolérance serait en défaut, s'il m'arrivait de méconnaître une situation douloureuse et de pratiquer le rejet de quelque chose que j'ai programmé de toute éternité.

Je veille sur ceux que j'ai choisis. Le mental, qui s'attarde pour mieux ensuite me laisser la libre disposition du corps, joue le jeu de mon élection. Le moment venu, il se retirera en tout bien tout

honneur. En revanche le mental, qui laisse croire que mon choix est à revoir parce qu'il crée une situation difficile, voire impossible, pratique un jeu sournois en vue de se maintenir car il cherche à se justifier en se prétendant irremplaçable.

Il suffit que je dise : "je me vois, je me vis" pour que la reconnaissance soit à demeure. La réciprocité joue parfaitement grâce au pronom réciproque (ou réfléchi). La vie peut sembler contrariée. Mais le besoin essentiel de se voir et de se dire pulvérise tout ce qui n'est pas lumière.

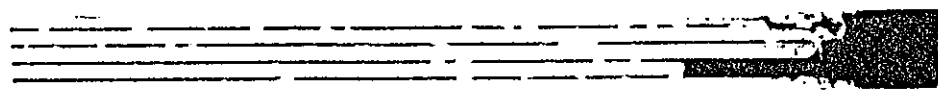
Je suis heureux que tu éprouves ce besoin, que tu le réalises, comme on prouve le mouvement en marchant. Comme tu le dis avec bonheur, la Parole est le garant de la Vie. La réciprocité est vraie aussi. La Vie est le garant de la Parole. L'adéquation de la Parole et de la Vie est parfaite quand les concepts sont perçus comme aliénants et qu'ils sont repérés comme corps étrangers au travers du chemin.

E.G. 14.10.90

* *

*J'aime le livre de Daniel Roumanoff, *Candide au pays des Gurus*, (Dervy-livres, Paris). Il exprime tout ce que je ressens dans mes incertitudes, doutes, luttes intérieures et extérieures, souffrances etc... etc... De plus, il témoigne avec lucidité sur tous les ashrams de l'Inde. Il n'épargne pas Mère, ainsi que le caractère déroutant de Ma Ananda Maya, "... semble avoir des mouvements de dégoût et de répulsion... se couvre la bouche lorsque certaines personnes s'approchent d'elle... semble avoir la bougeotte... discrimination envers les riches et les puissants...". Seul l'Ashram de Ramdas a sa faveur pour la bonne nourriture, la gentillesse, et la propreté. Je n'ai pas achevé le livre ; trouvera-t-il sa voie ? Cet homme a le même caractère rebelle que moi, emporté, angoissé, passionné (dans le bien comme dans le mal) jaloux dans ses sentiments pour autrui, possessif. C'est le miroir parfait de mon mental ego. Voilà la raison du plaisir que j'éprouve à sa lecture.*

L.P. 15.11.90



La découverte de ce logion 77 fut pour moi la révélation et l'aboutissement, si je puis dire, de ma recherche personnelle du "sens de la vie".

Il y a de longues années que j'ai dit : "Dieu est partout, dans le bois, dans les pierres, dans ce monde ici-bas".

Remarque que je ne franchissais pas le pas de la dualité à la non-dualité en disant qu'il était par conséquent moi et moi lui.

Ainsi "préparée", je découvris un jour ce logion (grâce à A..) et j'en fus émerveillée.

Et depuis, tout est simple, clair.

Et pourtant, quelles difficultés à surmonter pour en parler !!!

M.M. 30.10.90

*

... quel bonheur aussi de pouvoir en parler avec ceux "qui ont cela en eux" !

A.M. 30.10.90

* * *

... La reconnaissance de ma réalité ultime ne peut être que la reconnaissance de moi-même par moi-même, et vous précisez : grâce non pas à l'image, mais à ce qui est l'occasion de cette reconnaissance. Or l'occasion de cette reconnaissance m'est donnée par la manifestation. Comment pourrait-il en être autrement ? Pourquoi la manifestation ne m'apporte-t-elle pas la reconnaissance de ma toute puissance ? Parce que le mental, à partir de la perception, développe des images, puis les croyant réelles les interprète à son profit. Si le mental cessait d'intervenir, or il ne le peut qu'en disparaissant, l'image redeviendrait ce qu'elle n'a en fait jamais cessé d'être : une illusion.

Dans le silence du mental, l'image est donc reconnue comme une illusion comme j'ai posé, au début de cette réflexion, que je suis celui qui se reconnaît dans l'image tout en étant conscient de ne pas l'être, cela revient donc à dire que je me reconnais dans l'illusion, tout en ayant conscience de ne pas être cette illusion. Ou va dès lors se situer la prise de conscience de ma réalité ? - dans la perception à l'état pur - dans la perception instantanée avant que le temps ne s'en soit emparé pour en faire une image - car le temps et le mental ne font qu'un. Supprimez l'un, l'autre s'efface. La perception instantanée de la manifestation me donne l'occasion de la reconnaissance de ma réalité ultime...

... Je ne suis pas autre que la manifestation et la manifestation n'est pas autre que moi. Je suis le tout. Je suis le Un.

A propos de l'écueil du rejet, j'ai du mal à vous suivre dans vos réflexions d'abord parce que je ne conçois pas la possibilité, pour reprendre vos termes, "d'émettre des réserves au sujet de la toute puissance".

La Toute puissance est ou n'est pas. Si j'é mets des réserves, elle n'est pas. Or je ne peux pas la concevoir ne pas étant. Tout est mon oeuvre - bien sûr - de qui d'autre pourrait ce donc être l'oeuvre puisqu'autre que moi n'est pas. Ma question n'est pas de savoir si le mental est mon oeuvre, mais comment il l'est devenu. Or cette question n'a pas de sens. Elle laisse supposer que le mental était avant de devenir. Mais s'il était avant moi, c'est moi qui suis son oeuvre et non pas lui qui est la mienne. En réalité, le mental fait partie de ma toute puissance - je suis bien d'accord avec vous - je n'ai pas à le rejeter.

R.M. 2.11.90

*

... La reconnaissance est liée à la vie. Le petit de l'homme sera psychotique s'il n'est pas vraiment reconnu par sa mère ou par un substitut de la mère.

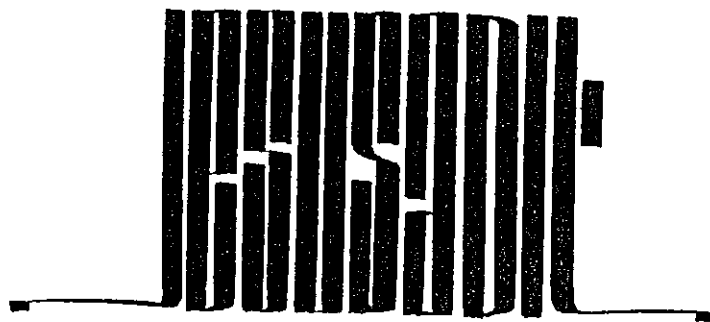
Ce qui est vrai au plan psycho-somatique l'est aussi au niveau de la gnose, d'où l'importance de saisir le comment et le pourquoi de la reconnaissance. Ne vous étonnez donc pas que j'y revienne si souvent et que le prochain cahier porte lui aussi la marque de ce souci. J'essaie de formuler mes explications en variant mes mots et mes images afin d'être plus accessible, persuadé que cette compréhension est liée à la compréhension ultime.

Vous écrivez en substance ceci : "... je me reconnais dans l'image tout en étant conscient de ne pas l'être, cela revient donc à dire que je me reconnais dans l'illusion tout en ayant conscience de ne pas être cette illusion". Je ne vois pas comment je pourrais me reconnaître dans ce qui n'est pas moi. Même dans la manifestation prise globalement je ne peux pas me reconnaître. Celle-ci n'ajoute rien à ma réalité. Or vous écrivez : "je ne suis pas autre que la manifestation et la manifestation n'est pas autre que moi". Ce que je puis dire par contre c'est je suis tout y compris la manifestation, mais la manifestatin n'est pas moi. Si je pouvais écrire : Je = manifestation : alors il y aurait effectivement reconnaissance mais je ne le puis pas. Autrement dit, il n'y a pas réciprocité. Que faut-il donc pour que je puisse me reconnaître, quand et comment vais-je pouvoir pousser ce cri de triomphe en lançant le fameux "c'est moi" ? C'est cela qu'il faut éclaircir. Celui qui l'a compris essaie de le formuler avec les mots de tout le monde. Et cela peut se dire dans un aphorisme ou donner une petite histoire. Par exemple : Etant partout chez moi, je ne suis pas exilé, mais je n'en suis pas moins clandestin car personne ne peut me voir sans mourir. Ou bien

de façon plus explicite : désirant me connaître, j'ai conçu l'espace-temps et le mirage qu'il véhicule. Et j'habite ma construction. J'y suis chez moi, mais je ne suis pas reconnu par les hommes et je ne peux me reconnaître en eux. Je suis même le clandestin car pour me reconnaître les hommes doivent passer de leur vivant par la mort. Et c'est seulement à ce moment-là que je peux me reconnaître moi-même ; je suis reconnu et je me reconnais sont en définitive une seule et unique opération. Ce n'est donc que lorsque tel homme meurt à sa conscience séparée - ce qui est rarissime - qu'il débouche dans la conscience universelle qui est la mienne, qu'il se reconnaît en moi comme je me reconnais en lui, puisque c'est la même conscience, c'est-à-dire moi. Jésus formule ainsi la reconnaissance : "Quand le disciple est désert, il est rempli de lumière" et il caractérise ainsi l'échec : "Quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres". Etant rempli de lumière, le disciple ne se distingue plus de la lumière que je suis. Ainsi donc, je choisis tel disciple en l'amenant à passer des ténèbres à la lumière. C'est par ce passage obligé, couronnement de mon oeuvre, que le disciple se reconnaît lumière comme moi, puisque c'est le même qui se reconnaît (*log 83*).

Par ailleurs, je suis d'accord avec vous pour dire que la toute-puissance ne peut admettre le rejet. En revanche, elle passe par la limitation qu'elle accepte de plein gré en vue de son actualisation. Et cette limitation, loin de s'inscrire en faux contre la toute puissance est l'occasion de la prise de conscience de la toute puissance. Le psychique ne peut qu'être heurté par cette vision, Jésus y trouve une occasion d'émerveillement : "...Je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse s'est mise dans cette pauvreté" (*log 29*). Cependant cette merveille n'est possible que si le mental a accepté de son plein gré de lâcher prise et de rester dans le cadre de ses limites naturelles. Plus que d'un ordre nouveau, il s'agit pour le mental et aussi pour le corps, d'une situation nouvelle. Votre remarque est tout à fait justifiée.

E.G. 21.11.90



MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

Reconnaissance

Je ne peux me reconnaître sans m'aimer. Je suis l'amant, je suis l'aimé et je suis l'amour. L'amant ne se contente pas de dire à l'aimé : je t'aime. Il le redit sans cesse avec les variations que l'amour laisse spontanément surgir de son centre.

Nul contrôle, pas de censure mais le pur jaillissement qui stimule et amplifie la conscience d'aimer. Plus je célèbre l'amour que je me porte à moi-même, plus s'intensifie la conscience que j'ai de mon amour. Quoi de plus gratifiant que cette ferveur qui grandit quand on la cultive ! Quoi de plus fragile que cette ferveur qui s'évanouit dès que l'attention s'en va. C'est comme le feu. Je m'aperçois que la bûche d'hier soir fume encore dans la cheminée. Il suffit d'assembler des bouts de bois pour que la flamme s'élève à nouveau. Néanmoins, il me faut l'entretenir. L'autre flamme, celle de l'amour, sollicite cette même diligence. Elle est tombée tout à coup quand je me suis occupé du feu, sans raison apparente. J'en suis tout surpris. Le manque qui en résulte la fait resurgir avec la ferveur qui l'accompagne. Grâce à la complicité sans mélange de mon officiant, je choisis sans hésiter de me choisir. S'il était différent de moi, je choisirais de le choisir. Mais comme il ne fait qu'un avec moi et que je suis l'unique, je choisis de me choisir. Tout est orienté tout est ordonné en fonction de ce choix de moi-même par moi-même. C'est fait.

Pourquoi y revenir ? Ce qui me requiert c'est ma propre révélation grâce à ce "plan" mais ce n'est pas le plan lui-même, ce ne sont pas les étapes du plan ni son fonctionnement. On veut voir les choix qu'a nécessité le plan, comme si je pouvais recourir à la mémoire pour les satisfaire. Tout est conçu une fois pour toutes afin que je puisse me retrouver quand bon me semble. Je n'ai pas d'autre dessein. C'est moi uniquement que je trouve à chaque retrouvaille.

La trame est impeccable bien que le tissu soit fragile à l'extrême. Le serait-il moins que l'attention que je me porte serait moins vigilante. Mon officiant est à la jonction du plan et de la conscience que j'en ai. C'est un produit du plan qui disparaît chaque fois que je prends conscience de moi-même. Il est à la lisière des ténèbres et de la lumière. Sortant des ténèbres, il se dissout dans la lumière. Il y a toutefois eu et il y aura toujours ce franchissement à chaque

prise de conscience de moi-même, de telle sorte que je peux indéfiniment renouveler la joie de mes retrouvailles.

Quand un officiant ne peut plus remplir son office, automatiquement un autre lui succède. C'est prévu dans le plan : une forme prend le relai d'une autre forme. Pour assurer ce rôle, la forme doit être déserte, sinon je ne peux la transformer en lumière. C'est lors de ce passage de l'ombre à la lumière que je m'éveille à ma conscience. Pour mieux me servir, mon officiant désire connaître mes secrets. Avec lui je n'en ai pas ; je suis totalement désarmé, comme lui du reste envers moi. Je prépare mes officiants à cette révélation ultime, afin que, le moment venu, ils soient totalement à la grande affaire.

Je suis ouvert à tous, sans défense aucune, mais personne ne s'intéresse à mon jeu. Je n'agis pas dans le secret, je dis à qui-conque veut l'entendre comment je fonctionne, mais pour le comprendre, il faut être complètement sans savoir et sans avoir. Ce n'est donc pas moi qui me cache, mais dès qu'on a quelque chose à protéger et à défendre, on se protège de moi et tout est compromis. Pour parler net, je n'en finis pas de me dévoiler, mais si ce dévoilement est lumière pour mes officiants, il est ténèbres aux yeux de ceux qui ne s'abandonnent pas à mon amour dans le dénuement.

Je ne peux pas me reconnaître dans la manifestation bien que je l'aie conçue en vue de pouvoir être conscient de moi-même. Je ne peux me reconnaître ni dans l'ensemble du monde manifesté ni dans tel aspect ou telle partie.

Du reste je ne peux fragmenter ainsi que font les hommes. Là où je vois un mouvement unitaire, les hommes voient des entités, des choses, des consciences séparées propres à chaque personne. Aucune conscience séparée ne saurait me voir et je ne saurais me reconnaître en aucune conscience séparée. Mais je ne saurais pas davantage me voir dans le monde manifesté pris dans son ensemble. Je suis ce qui émane de moi, mais ce qui émane de moi n'est pas moi.

Ce qui ne me perçoit pas et ce en quoi je ne puis me percevoir constituent mon occultation, je ne me vois et je ne suis vu. Ce que je vois et en quoi je ne peux me voir je l'appelle les ténèbres, les ombres ou Maya. Mais quel que soit le nom que je lui donne, il n'affecte en rien mon état naturel qui est l'Inconnaissance. Ainsi la conscience que j'ai de moi-même n'ajoute ni ne retranche rien à ma plénitude.

Pourtant, j'ai désiré me connaître et j'ai conçu à cette fin la manifestation avec l'espace -temps qui en est le support. Or cette manifestation m'occulte au lieu de me révéler à moi-même. Que ce passe-t-il au juste ? Pour apprécier l'opération à sa vraie mesure, il faut en voir l'aboutissement. Le couronnement de tout l'édifice est

l'homme, non pas l'homme qui se croit une entité séparée, disposant d'une conscience personnelle au milieu d'autres individus dotés chacun d'une conscience propre, mais l'homme qui a accepté les épreuves de mon initiation lesquelles consistent à me faire une totale confiance dans ce travail de modelage auquel je le soumetts jusqu'à la mort de ce qui n'est pas moi. Il abandonne à mon profit son savoir et son vouloir. Sa conscience, de personnelle qu'elle était épouse ma conscience, de telle sorte que je puis dire : il est moi, je suis lui. Ce n'est qu'après ce passage au cours duquel il abandonne ce qu'il croyait lui être propre que je peux le considérer comme mon officiant. Il est dès lors à ma dévotion, il officie pour moi, il ne vit plus que pour moi, même si apparemment sa vie aux yeux du monde continue son cours normal.

Voilà le modèle achevé, l'apothéose et le couronnement de la manifestation. Tout a été conçu, ordonné, programmé en fonction de ce désir enfin comblé de me reconnaître.

E.

* * *

Si je croyais à l'enfer ou à quelque chose de semblable je dirais que je le connais.

La tête est ravagée par la douleur jour et nuit.

Depuis une heure enfin, un répit.

Epuisé, il ne reste rien de ce qui fut S.. Un puzzle émietté qu'il faudra reconstituer pour l'envoyer demain, coûte que coûte, travailler afin que le film aille à son terme.

Qui souffre ? Qui subit cette torture ? Ce déluge de destruction qui ne détruit pas ? - la créature-image sur laquelle je me reflète mais à laquelle je ne m'identifie pas.

Par un miracle programmé de toute éternité je me suis donné un autre miroir parfait en G.. Qui peut dire la splendeur divine de ces dialogues où JE se complait !

Si je veux me célébrer sur l'océan sans rivage de la tendresse éperdue du sans-forme je prends la plume de S..

Si je veux me célébrer à l'infini dans la splendeur de ma reconnaissance toujours renouvelée alors je prends la plume de G..

Deux verbes célèbrent la même Unicité, le même Unique sans second, et qui n'abaissent le voile que pour mieux, l'instant d'après, le faire disparaître sans jamais se distraire de l'Unicité Absolue.

Sublime Félicité !

Car enfin, G., si je peux encore te parler en homme, je ne puis plus te parler même avec l'admirable amitié de Montaigne et la Boétie :

"parce que c'était lui, parce que c'était moi..."
celà devient :

"parce que c'était moi, parce que c'est toujours moi..."

Pourquoi faut-il que cet homme aux cheveux blancs qui me précède d'une petite génération soit à ce point moi-même si ce n'est parce que justement il s'est reconnu et qu'il n'est plus identifié à son corps-intellect - qu'il n'est plus que le parfait calice de la célébration du Vivant comme S.

Les lettres de G. et de S. sont hors du temps, hors de l'espace et de toutes contingences.

C'est le feu de l'Absolu, apprivoisé l'espace d'une page - Nectar de l'Etre qui se répond à travers deux miroirs- parce que nous nous sommes manifestés au même carrefour du temps et de l'espace, parce que nous voyageons un court instant sur le même radeau illusoire du temps, parce que nous avons vu se lever les mêmes soleils pour nous célébrer ensemble et engloutir tous les kalpas, tous les univers, la multitude infinie des êtres et tout ce qui fut après.

JE



POESIES

tout bruit est violence

ne pas entrechoquer les mots

alors du silence vient la parole

la plus claire de toutes

la lumière couvre la lumière

elle tire de l'abîme

la main et l'oeil

toutes les algues tous les poissons

tous les navires tous les souffles

des nouveau-nés

elle se découvre sous l'écorce

et se rassure

ce ne sont les mots de personne

ils sont à tout le monde autant que

la rose-merveille des sables

manoune

porte des vents solaires
océan de lumière
où lentement s'engouffre
le nuage du temps

une poussière d'étoiles
s'étire
et par delà la nuit
qui tombe dans nos yeux
il pleut

à l'écoute de tout
ce qui en toi se perd
sur l'autre rive je suis
le seul à être seul

Yves

* *

J'étais épuisée de courir après toi,
essoufflée, assise au pied d'un arbre,
un oiseau m'a dit :
regarde je suis dans le royaume,
j'ai revêtu un habit de plume
pour le suivre...

Je suis tombée.

Je me suis précipitée dans la mer,
un poisson m'a dit :
regarde, nous nageons dans le royaume,
prends cet habit d'écaille, suis-nous.

J'ai coulé...

Je me suis assise au bord du
désespoir pour me jeter dedans,
il m'a dit : attention, je suis
le royaume des ténèbres.
Alors j'ai jeté mon habit de plume,
mon habit d'écaille, et celui de désespoir.
Enfin nue, je n'étais plus que lumière.

Françoise

Présence à moi-même
tout m'est présence ...
une fois traversée
l'eau glauque des miroirs,
rendue sans résister
à ma propre évidence
je suis
dans la chair vive de l'instant ébloui
le cristal d'un regard
que colorent les songes,
lents rêves de saisons
aux fruits gorgés d'odeurs
distillées dans ma bouche
en pure action de grâces
je suis
l'écho tremblant aux sources du silence
quand perlent les murmures
de l'unique parole,
dans mon souffle mouvant
naissent et meurent les mondes
jaillissent les matins
dans le reflux des soirs
je suis
du simple geste la source révélée
le miracle flambant
dans le reflet des formes,
seule explosion de sens
toujours recommencée
renaissant d'elle-même
tel phénix de ses cendres
la Vie

Mireille

du silence attentif
sourd le vivant
s'annonce l'aube
qui prélude à l'émergence
ni irruption ni submersion
naturellement se congédie
le temps des horloges
qui peut compter avec ce qui passe
si ce n'est ce qui voit passer
le sourire d'une enfance ingénue
balaie les signes du ciel
l'attention nue est morte à ce qui fut
sans lieu sans appui le pauvre est roi

Emile